- ET POUR MADAME, LE RÉGIME DU FAMEUX DOCTEUR AMÉRICAIN... UNE CAROTTE ET TROIS TROUS DE GRUYÈRE... (*Dessin de DON.*)

Françoise Giroud : Suzanne Flon, ex-secrétaire de Piaf, comédienne porte-bonheur, n'a joué en six ans que deux pièces (sans interruption)

SUZANNE FLON. Retenez bien ce nom s'il ne vous est pas encore familier. C'est le plus joli rire du théâtre français.

Ce n'est pas encore une vedette, c'est déjà une grande actrice, c'est la seule comédienne qui a été vue en scène depuis quatre ans par plus d'un million de spectateurs puisqu'elle a joué onze cents fois la même pièce : « La Petite Hutte ».

Comme tous ceux qui l'ont applaudie dans la comédie d'André Roussin ont envie de la revoir dans « Le Complexe de Philémon », le théâtre Montparnasse ne désemplit pas. Et l'on assiste à ce phénomène qui donne à réfléchir : pour voir la pièce d'un auteur peu connu, jouée par des comédiens peu connus, il faut louer ses places huit jours à l'avance, tandis que les recettes s'effondrent un peu partout, en dépit des grands noms qui sont censés attirer le public.

Il n'y a pas encore de légende autour de Suzanne Flon. Elle n'a pas encore songé à s'inventer un passé pittoresque, des manies spectaculaires. Elle n'a eu jusqu'à présent que du talent. Ce n'est pas toujours nécessaire pour être célèbre de Lille à Marseille et d'Hollywood à Constantinople. Il y a tellement de produits de remplacement ! Ce n'est pas nécessaire, mais ça n'a encore jamais fait de mal à personne. Et n'est-il pas réconfortant de voir une fille toute simple réussir sans publicité, sans appui particulier, sans petites ou grandes lâchetés ?

Avant de vous parler d'elle, j'ai téléphoné à Marcel Achard :

— Qu'est-ce que tu penses de Suzanne Flon ?

— Elle est sensationnelle ! Une des comédiennes les plus spirituelles de Paris.

— Tu lui confierais un premier rôle ?

— Tout de suite... Mais c'est impossible : elle porte bonheur.

— ?

— Quand elle joue une pièce, elle en a pour trois ans !

Jean Anouilh, lui, a fait jouer le second rôle de « La Sauvage », d' « Antigone », de « Roméo et Jeannette », et songeait à elle pour « Colombe ». Mais Suzanne Flon, qui est toute droite et toute franche, a répondu :

— Pourquoi, puisque le rôle n'est pas vraiment pour moi et que Danielle Delorme le jouera certainement mieux que moi ?

Ses chances portent de grands noms puisque c'est grâce à Edith Piaf qu'elle a mis les pieds sur une scène, c'est grâce à Raymond Rouleau qu'elle a obtenu son premier bon rôle, c'est grâce à André Roussin qu'elle a atteint le vrai succès. Mais c'est grâce à elle que tous ceux qu'elle a connus ont eu le désir de l'aider et de lui faire confiance. Parce qu'elle a le rire magnifique et le regard clair qui trahissent une petite âme bien nette, parce que comme les enfants elle donne envie d'être gentil.

Elle est la fille d'un modeste employé des chemins de fer, qui éleva le mieux possible ses quatre enfants et qui nourrissait pour Suzanne une grande ambition : il voulait en faire une institutrice. Elle, elle ne rêvait que de théâtre, et elle se demande encore pourquoi. Elle n'a jamais mis ses pieds de petite fille dans une salle de spectacle, elle ne connaissait aucun acteur... C'est probablement ce qu'on appelle la vocation.

Elle fit beaucoup de peine à ses parents en refusant de devenir institutrice ; ils s'opposèrent énergiquement à ce qu'elle monte sur les planches. C'est une histoire que vous avez déjà entendue quelque part. Alors elle chercha du travail, et comme elle parlait gentiment l'anglais, elle trouva une place d'interprète aux grands magasins du Printemps.

Il y a certainement aujourd'hui au Printemps quantité de jeunes filles qui lui ressemblent, blondes, rieuses, consciencieuses, agréables à regarder et courant vite le soir pour attraper le train de banlieue qui les ramènent à la maison. Peut-être y serait-elle encore si on ne lui avait proposé de devenir la secrétaire d'Edith Piaf.

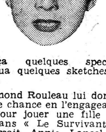
Papa ne dit pas non, et elle, dès qu'elle renifla l'odeur des coulisses, en fut immédiatement intoxiquée. Malheureusement, si elle tapait juste, elle chantait faux. Tout le monde l'aimait bien, mais que faire au music-hall d'une jeune personne qui ne chante pas, qui ne danse pas, qui ne jongle pas ? Piaf et son impresario lui trouvèrent tout de même un emploi : elle devint en même temps la honte de la famille, et la petite commère en tutu qui annonce les numéros.

Maintenant, quand on demande à l'un de ses frères :

— Suzanne Flon, c'est une parente à vous ?

Ils sont assez contents de répondre « oui » Mais à l'époque, on fut sobrement satisfait lorsqu'elle échangea le nom modeste mais digne des Flon contre le pseudonyme d'Annie Lancel.

La carrière d'Annie Lancel fut aussi humble que brève. Elle annonça quelques spectacles, elle joua quelques sketches avec Dandy.



Raymond Rouleau lui donna sa seconde chance en l'engageant, en 1943, pour jouer une fille à soldats dans « Le Survivant ». Il connaissait Annie Lancel... Un jour que, pendant les répétitions, on demanda Mlle Flon au téléphone, il découvrit que c'était une seule et même personne. Et avec l'énergie dont il est coutumier, il lui restitua vivement son vrai nom.

Elle se souvient avec enthousiasme d'avoir beaucoup pleuré avant que Rouleau soit content d'elle.

Pour qu'André Roussin lui donne sa troisième chance, il fallut un certain nombre de hasards bienveillants. Mais le hasard lui-même devait se laisser attendrir par tant de gentillesse alliée à un si grand amour d'un métier si dur lorsqu'on y joue les seconds.

« La Petite Hutte » devait être créée par Sophie Desmarets. Roussin, tout à fait satisfait de sa distribution, passait de paisibles vacances lorsque Sophie Desmarets lui apprit, la mort dans l'âme, qu'elle était obligée de rendre son rôle. Un contrat de cinéma la liait pour un film qu'elle croyait abandonné.

— Alors qui ? se demanda Roussin.

— Suzanne Flon, répondit son ami fraternel Louis Ducreux.

— Qui est-ce ?

— La petite blonde qui jouait dans « Le Survivant ».

— On peut essayer...

Mais, entre temps, la petite blonde avait été l'interprète d'Anouilh et venait de créer une pièce difficile et belle d'Audiberti : « Le Mal court ». La pièce marchait mal, mais Suzanne Flon, qui n'est pas n'importe qui, refusa de l'abandonner et de lui donner ainsi le coup de grâce fût-ce pour jouer du Roussin, fût-ce pour être la partenaire de Fernand Gravey.

Une autre comédienne fut engagée, dont il serait peu charitable de vous livrer le nom puisque, au bout de quelques répétitions, où elle montra ce qu'elle ne savait pas faire, Gravey déclarait :

— C'est elle ou c'est moi...

Roussin rappela Suzanne Flon.

— Je vous assure que je ne peux pas ! dit-elle. Je n'ai pas le droit d'abandonner la pièce et mes camarades.

— C'est absurde, répondit Roussin. Regardez les recettes. De toutes façons, vous ne jouerez plus dans quinze jours. Ecoutez... J'ai pressenti une autre comédienne à laquelle je dois donner une réponse demain à 2 h. 30. Téléphonez-moi à 2 heures pour me dire ce que vous avez décidé. Je serai à tel restaurant.

Le lendemain, à 2 heures, coup de téléphone de Suzanne Flon en larmes.

— C'est oui ou c'est non ? demande Roussin.

— Je ne peux pas, gémit Suzanne Flon. C'est impossible !

— Vous avez encore un quart d'heure pour vous décider. Réfléchissez bien Le seul rôle de femme, et avec Gravey.

A 2 h. 15, nouveau coup de téléphone de Suzanne Flon.

— C'est oui ou c'est non ?

— C'est... c'est oui, mais...

— Bon. Vous répétez à 3 heures.

Roussin raccroche et part au théâtre. Mais à peine avait-elle accepté, Suzanne Flon, bourrelée de remords, bondit dans un taxi pour venir expliquer à Roussin qu'elle reprenait sa parole. S'il s'était attardé au restaurant, elle n'aurait peut-être jamais joué la « Petite Hutte », et vous ne seriez pas en train de lire cet article, parce que Roussin aurait donné son accord à la comédienne qu'il tenait en réserve.

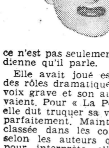
Mais ne le trouvant plus, Suzanne Flon courut au théâtre. On l'attendait, Roussin lui mit une brochure entre les mains, la releva doucement mais fermement quand elle se jeta à ses genoux pour le supplier de comprendre, déclara :

— On répète...

Alors, reniflante, larmoyante, sanglotante, Suzanne Flon commença à lire le plus grand succès de rire de ces dernières années.

Et quand André Roussin dit, aujourd'hui, en parlant d'elle :

— C'est une fille très bien...



ce n'est pas seulement de la comédienne qu'il parle.

Elle avait joué essentiellement des rôles dramatiques où sa belle voix grave et son autorité la servaient. Pour « La Petite Hutte », elle dut truquer sa voix et réussit parfaitement. Maintenant on l'a classée dans les comiques mais, selon les auteurs qui l'ont eue pour interprète, elle peut tout jouer.

La première fois qu'elle s'est vue au cinéma, où elle n'a encore jamais fait d'étincelles, elle s'est aperçue qu'elle possédait un nez, un nez qui jusque-là n'avait jamais fait parler de lui, mais qui exigeait apparemment quelques soins de la part de l'opérateur pour ne pas devenir insolent.

— C'est marrant, dit-elle en plissant ses yeux verts toujours prêts à sourire. N'est-ce pas que c'est marrant ?

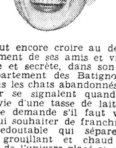
Le cinéma en a vu d'autres, d'autres nez, et ce n'est pas le sien qui l'empêchera éventuellement de devenir une vedette.

Mais il semble qu'elle n'y tienne pas tant que cela. Déjà, lorsqu'on la reconnait dans la rue, elle est prise de panique.

Ce serait agréable, bien sûr, de gagner énormément d'argent, d'avoir une grande maison de campagne, bourrée de chiens et de chats, de la décorer comme elle aime, avec un goût inné et très sûr pour les vieux meubles, les fines porcelaines, les peintures de qualité, les beaux livres.

Ce ne serait pas désagréable non plus de se commander les robes par dizaines, de s'acheter des fourrures, des bijoux et de remplacer la 4 CV, qu'elle ne sait pas encore conduire, par quelque monstre nickelé.

Mais en réfléchissant bien, tout cela la tente moins que de jouer une bonne pièce, et elle sait de quel prix les grandes vedettes payent leur gloire. Elle, elle a encore le droit d'aimer qui elle veut, de dîner où elle veut sans être dévisagée, signalée, harcelée, elle n'a pas encore peur d'être demain moins populaire qu'aujourd'hui.



elle peut encore croire au désintéressement de ses amis et vivre, discrète et secrète, dans son petit appartement des Batignolles, que tous les chats abandonnés du quartier se signalent quand ils ont envie d'une tasse de lait.

On se demande s'il faut vraiment lui souhaiter de franchir le fossé redoutable qui sépare le monde grouillant et chaud du théâtre de l'univers glacé et morne du cinéma.

Un jour qu'elle était à Lyon avec Roussin et Gravey, elle participa avec eux à une émission de radio, qui avait lieu en public. La salle les salua d'applaudissements chaleureux. Alors, entraînée par l'enthousiasme collectif, Suzanne Flon se mit à applaudir aussi. Si elle devient une grande vedette de l'écran, ce sont des distractions qu'elle n'aura plus. Elle deviendra comme les autres, consciente d'elle-même à chaque seconde, malheureuse quand on la regardera et malheureuse quand on ne la regardera pas.

Dans l'immeuble, rien moins que luxueux, où elle a réussi à installer un appartement très charmant, le nom des locataires est inscrit sur une série de boites à lettres. En passant un matin, elle a entendu une ménagère qui épelait : « Su-zan-ne-Flon... », et qui, se retournant vers une autre, demanda :

— C'est l'artiste ?

— Oui, dit l'autre

Alors, la première, déçue :

— Ben vrai, pour habiter ici ce n'est pas la peine...

— C'est marrant, hein ? dit Suzanne Flon.

Oui, c'est marrant l'idée que l'on se fait des **« artistes »**.

YVAN AUDOUARD : J'ai vu (à « J'y suis j'y reste ») une nouvelle victoire de Valmy (Jean) un chef-d'œuvre de Vincy (Raymond)

C'EST un spectacle étrange : une salle de théâtre où les spectateurs ont amené leurs visages de tous les jours et discutent entre eux sans se regarder les uns les autres. Ils ne sont pas là en représentation, mais pour assister à une...

Cela se passait lundi au théâtre du Gymnase, où l'on donne *J'y suis, j'y reste*, la comédie sans prétention de Raymond Vincy et Jean Valmy. On la donnait pour la quatre-vingtième fois environ. Le critique avait rendu compte en son temps de la pièce avec une succincte désinvolture. Elle en soulignait les facilités et le manque d'originalité, et considéra sa mission comme accomplie.

Mais, depuis le soir de la générale, le chiffre des recettes n'a cessé de monter jusqu'à atteindre le maximum où il semble devoir se stabiliser jusqu'à la millième. Les ouvreuses ont un sourire au beau-fixe, et les spectateurs le visage confiant de ceux qui ont donné sept cents francs à l'entrée et comptent en avoir pour leur argent.

Pour l'usager des générales que je suis devenu, l'atmosphère est exotique. Imaginez un milliardaire, dont la voiture américaine est tombée en panne et qui est amené, pour la première fois de sa vie, à prendre le métro. Il se trouve en présence d'inconnus, sur lesquels il n'essaie pas de mettre de noms.

D'ailleurs, aux générales, on vient deux par deux. Mais le reste des spectateurs vient en foule. J'ai vu ce lundi des collectivités de huit personnes se rendre au Gymnase : les grands-parents, les parents, les beaux-parents, le candidat bachelier et la fille à marier.

D'ordinaire, on vient à trois. Un des types les plus pittoresques de ce genre de trinité est celle constituée par le mari, la femme et le monsieur important avec qui le mari est en affaires. Les époux ont les traits tirés et font des prières pour que la pièce que Madame a choisie sur la recommandation d'une amie de pensionnat soit vraiment aussi bonne qu'elle le prétendait. Au moment où ces trinités prennent place, les mêmes questions se posent qu'au moment où les invités vont s'installer autour d'une table. Le mari doit pouvoir discuter avec le Monsieur, mais le Monsieur pourrait s'estimer vexé de n'être pas au côté de la maîtresse de maison. Comme toujours, la femme prend l'initiative des opérations et dit :

— Je me mettrai au milieu...

Il y a aussi le cas des groupes emmenés par un boute-en-train qui a déjà vu la pièce et qui traîne après soi des amis réticents. Dès la deuxième réplique, il envoie des coups de coude dans l'estomac de ses voisins d'un air amicalement triomphant :

— Qu'est-ce que je vous avais dit ?

La maitresse de maison aussi bien que le boute-en-train philanthrope surveillent la pièce avec des inquiétudes de chef cuisinier : les bons mots doivent être servis à point et le service doit être impeccable. Le spectacle du Gymnase offre à ce point de vue toutes les garanties.

On commence à savoir comment se fait dans le domaine du roman un « best-seller ». Pour le théâtre, le secret est mieux gardé. Mais avec « J'y suis, j'y reste », on possède un document qui permettra aux jeunes auteurs d'étudier ce que le public demande.

Pierre Stephen l'acteur qui fait « Tche... »

D'abord il faut que l'action se passe dans une gentilhommière garnie de tous ses ustensiles : celle de la comtesse Appolline de Mont-Vermeil (Marguerite Pierry) de noblesse périgourdine authentique, qu'un maitre d'hôtel sans scrupules initie aux joies du Pari mutuel urbain. Elle dispose, en outre, d'un neveu : il s'appelle Hubert comme il convient en pareil cas. Il a épousé une aventurière qui a disparu depuis dix ans en emportant les bijoux de famille et le contenu du coffre-fort. Pour ne pas perdre la face, le baron fait courir le bruit que sa femme est allée en Suisse parce qu'elle avait les bronches fragiles. Le rôle est tenu par M. Pierre Stephen. M. Pierre Stephen, c'est l'acteur qui fait « Tche... Tche... » Il ne peut rendre une réplique sans dire auparavant « Tche... Tche... oui, ma tante... ».

Dans les moments de grande intensité dramatique, il étoffe son vocabulaire personnel et va jusqu'à dire :

— Tche.. Tche... Pssi... Pssi... Tche... Tche... oui, ma tante.

Ce baron, à la diction de chemin de fer de ceinture, est amoureux de la demoiselle de compagnie de sa tante, une longue maigre à jupe fendue Il est prêt à l'épouser, mais la tante, qui a un frère qui risque d'être cardinal, ne veut pas entendre parler de divorce.

Il y a également une soubrette sans dot mais largement pourvue d'avantages naturels, qui dort avec le maitre d'hôtel, qui rafle les pertes de la comtesse aux courses, pour acheter à sa bien-aimée un café-hôtel sur les bords de la Marne.

Dans cette famille bien française, l'angoisse règne : on attend la visite du cardinal de Tramone, un familier de la maison qui a l'oreille du pape et qui n'aurait qu'un mot à dire pour que le frère de la comtesse obtienne son chapeau de cardinal. Il doit venir passer un week-end dans la gentilhommière. On l'attend d'une minute à l'autre.

A sa place apparait Jeanne Sourza, qui ressemble plus à Charpini qu'à un prince de l'Eglise. Dès qu'elle est là, c'est gagné ; le boute-en-train cesse de donner des coups de coude persuasifs et le mari envoie à sa femme un coup d'œil de reconnaissance, parce que le Monsieur important a ri pour la première fois.

Jeanne Sourza joue cette fois le rôle d'une restauratrice des Halles, à l'enseigne du « Cochon qui sommeille ». Elle déclare incontinent au baron Hubert qu'elle a l'intention d'épouser Jules son barman, parce qu'il a de jolis biscoteaux. Le baron ne voit pas en quoi il peut être intéressé à la chose. Mais il apprend que la restauratrice est son épouse devant la loi, car l'aventurière qu'il a épousée a retrouvé dans le métro ses papiers qu'elle perdit voici dix ans, et c'est sous son nom qu'elle est devenue baronne.

Ce sont de ces situations comme on en rencontre tous les jours : un baron périgourdin qui a épousé sans le savoir une marchande de soupe.

— Je vous en prie, dit le baron, éloignez-vous. J'arrange tout...

Jeanne Sourza a accepté de disparaitre pendant le séjour du cardinal. Mais son Jules n'accepte pas : ils y sont, ils y restent.

Le cardinal arrive au milieu du débat.

— Je vous présente ma femme, dit le baron Hubert, pris de court et qui n'a même pas eu le temps d'enlever ses culottes de cheval.

— Je suis ravi, dit le cardinal, que le Bon Dieu et l'air des montagnes vous aient rendu la santé...

Après « Mon curé chez les riches », voici « Le cardinal chez la comtesse ».

Et c'est le premier entracte, plein de conversations élevées.

— A ce prix-là, dit un monsieur, j'achète...

— Mais vous êtes sûre, dit une dame, que l'appartement est libre ?

— Voulez-vous, dit une autre, que nous allions ensemble au Salon des Arts ménagers...

Cela change un peu de ces propos aigres-doux et d'intentions spirituelles qu'on entend aux entractes des générales.

Le cardinal aime la pêche aux écrevisses

Désormais l'action est exposée. Les auteurs n'ont plus qu'à en tirer les conséquences.

On assiste d'abord à une leçon de P.M.U. à la porte du parc : le barman Jules, qui en connait un bout dans la race chevaline, donne de bons tuyaux à la comtesse Appolline. Ce qui ruine le maitre d'hôtel.

Jane Sourza prend le breakfast avec le cardinal et l'initie aux délices du saucisson sec arrosé de muscadet. Le cardinal se sent plein de sympathie pour la baronne : elle a des manières abruptes, une certaine verdeur de langage, mais elle a le cœur pur, et c'est la seule chose qui compte au regard d'un prince de l'Eglise.

Entre temps, Jules, qui a de beaux biscoteaux, fait avec succès la cour à la soubrette aux beaux avantages.

De sorte qu'au baisser de rideau du second acte, la situation est la suivante : la comtesse gagne aux courses, le cardinal va à la pêche aux écrevisses avec la fausse baronne, et Jules embrasse la « boniche » dans le cou.

A part la demoiselle de compagnie et le baron Hubert qui renaudent, tout serait pour le mieux dans la meilleure des gentilhommières si le cardinal ne surprenait le baron Hubert serrant sur son cœur la demoiselle de compagnie pour meubler leur impatience. Il a l'impression qu'on se paie sa tête et que, ce qui est plus grave, on bafoue les commandements de Dieu et de l'Eglise.

Au deuxième entracte, on peut noter que le mari a tendance à frapper sur le ventre du Monsieur important, et que le boute-en-train dit à ses amis :

— Qu'est-ce que vous m'offrez ?

C'est un triomphe.

Mais il faut dénouer maintenant une situation aussi complexe. Les auteurs, par goût du luxe, la rendent encore plus insoluble : ils font intervenir un bébé que la femme du baron (l'aventurière) aurait abandonné dans un palace et qu'un cycliste rapporte à son légitime propriétaire. Il s'agit en réalité d'un malentendu qui sera dissipé plus tard, mais qui plonge le cardinal dans une épaisse perplexité.

— Bas les masques, dit-il... Tout le monde avoue. On se retrouve donc dans la même situation qu'au départ.

Les choses pourraient peut-être s'arranger.

— Car, dit le cardinal, le mariage n'ayant pas été consommé, j'obtiendrai du pape qu'il en prononce l'annulation.

Mais entre temps le baron Hubert et Jane Sourza ont bu trois bouteilles de champagne, se sont découverts un amour commun des choses de la terre et ont fini par partager efficacement une couche nuptiale demeurée sans emploi durant des années. Il n'y a plus de porte de sortie.

Heureusement, Jane Sourza a découvert que Jules voulait coucher avec la bonne. Elle leur fait en cadeau de mariage le don du « Cochon qui sommeille ». C'est du *happy-end* à répétition. Le cardinal, qui prend son rôle de « deus ex machina » au sérieux, trouvera une place de camérière du pape à la demoiselle de compagnie sans emploi.

Seul le maitre d'hôtel est furieux : ça lui apprendra à faire une concurrence déloyale au P. M. U.

La sortie est aussi gaie qu'un repas de première communion.

— Et ce n'est même pas grossier, disent les grand-mères.

Le métro happe les spectateurs qui iront porter la bonne nouvelle jusqu'aux portes de Paris. Et dès demain le téléphone sonnera :

— Comment, ma chère, vous n'avez pas vu « J'y suis, j'y reste ». Il faut absolument y aller...

Et M. Jean-Jacques Gautier n'en aura rien su.

DICTIONNAIRES PRATIQUES

Ces ouvrages, publiés par la Librairie Larousse, seront pour tous une véritable providence. Grâce à eux, on apprend à triompher des difficultés par le savoir-faire et la bonne conduite de la maison (LAROUSSE MENAGER) ; on devient capable de régaler les siens d'un ordinaire de choix et de bien traiter, le moment venu, ses invités (LAROUSSE GASTRONOMIQUE) ; on apprend encore à soigner un malade, à suivre un régime (LAROUSSE MEDICAL) ; on met enfin à profit mille conseils destinés à apporter au foyer les agréments auxquels chacun d'entre nous aspire légitimement (ENCYCLOPEDIE FAMILIALE). Ces ouvrages représentent un ensemble considérable de connaissances rarement rassemblées. Ils sont les guides indispensables de la vie domestique et familiale.

PUBLICITE
FRANCE DIMANCHE
REGIE-PRESSE
75, Champs-Elysées.
BAL. 12-91 et la suite.

LES SPECTACLES DE PARIS

GRAMONT
MICHELINE FRANCEY
MICHELE VERLY
JACQUES-HENRI DUVAL
JACQUES EMMANUEL
SANTA-RELLY
dans
Boby Bonheur
de Guy ROTTER

MOGADOR 2e année de succès
« LA DANSEUSE AUX ÉTOILES »
20 ans de la vie de Paris : passionnant roman d'amour d'un petit rat de l'Opéra, devenu étoile de la danse...

Par suite d'engagements antérieurs, le Théâtre de l'Etoile annonce les quinze « dernières » de « M'sieur Nanar » avec Bourvil.

La sortie du film Columbia « LA MAL QUERIDA », prévue au FRANÇAIS et à L'AVENUE, pour le 16 février, a été reportée à la date du 23 février.

Le THEATRE DU PETIT MONDE a le plaisir d'informer le public qu'il sera procédé le jeudi 1er mars (fête de la mi-carême), à un concours de travestis doté de nombreux prix, lors de ses spectacles à 15 h., 10 AVENUE D'IENA et au THEATRE DE L'AMBIGU.

CARETTE a l'air plein d'attendrissement pour cette pin-up girl dans « Pour l'amour du Ciel », le grand film dont Jean GABIN est la vedette et qui passe actuellement au MARIGNAN et au MARIVAUX.

Roger LACOSTE, qui est un joyeux détective dans « OSCAR », au CASINO MONTPARNASSE.

Cabarets Dancings

AIGLON 11, r. de Berri - BAL. 44-32 Thé dansant - Cabaret NOCTURNE FOLIE 51 - Nouvelle Revue 1951 MANUEL PIZARRO et sa grande formation

BŒUF SUR LE TOIT 34, r. Colisée. Cock. Apéritif. Morgane et Taylor, piano Vicky Autier

CAPRICE viennois, 59, r. Pigalle. Le célèbre Night-Club

CARROLL'S 36, r. de Ponthieu. Ch. frede. Ely.46-60

CROISETTE 14 RUE de MARIGNAN ELYSÉES 59-37 Les DINERS les plus gais de Paris avec GABY et tout un programme de Cabaret

Chez Gilles 5 av. de l'Opéra OPE 53-39 Diner spectacle à 21 h. avec la Compagnie GRENIER-HUSSENOT Odette LAURE - Les 4 BARBUS - SETY La Compagnie ITALIENNE - NADIA NOVA - GILLES

LIBERTY'S Tri. 87-42. Charpini, Marg. Deval. Diners.

Mme ARTHUR Troupe Carrousel. 75, r. des Martyrs

MODEST et FERDY à l'Indifférent. 26, r. Fontaine

O'DETTE N. Din.-Spect. 6, r. A.-Houssaye. ELY. 63-12

PARNASSE 9, r. Delambre. DAN. 81-52. Colette RITZ

PLANTATION or. F. Valvert, 13 bd Quinet DAN68-73

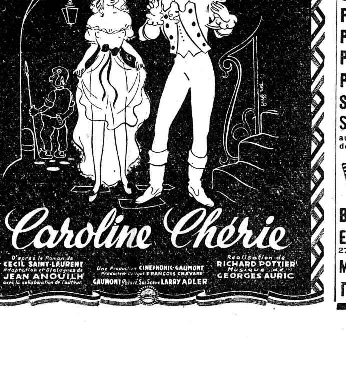
POTOFOU 20, r. Cujas, Odé.89-21 Duvaleix et M. Emer.

PUERTA del SOL Cab. espagnol, 52, P.-Charron

SCHUBERT 134, bd Montparnasse 20 à 2 h. Diner-danse

SUZY SOLIDOR-G.A. MARTIN aux diners-spectacle - soupers du Club de l'Opéra, 19, r. Joubert. Tri. 88-09

COLISEE • GAUMONT Palace • LE BERLITZ



Restaurants

BAZILLE Déj., Din., Ambiance, 88, bd Courcelles. Wag.55-52.

EL DJAZAIR Spécialités Orient. Orch. folklorique. 27, rue de la Huchette. ODE. 96-97.

MARTIANITCH 33, r. Léningrad. S. rus. or. EUR.42-44

TOU ISTE Pte Maillot. B. table. Spect. Orch. BUDO.